LES VENDANGES DE SURESNE,

GILLIERS & Granval père

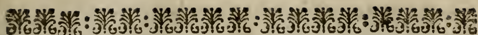
COMEDIE.

DE Mr DANCOURT.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le vingt-huitiéme Aoust *1695*. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE FEVRE. Il est permis à THOMAS GUILLAIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, vendre & debiter *le Recueil des Comedies du Sieur Dancourt*, pendant le temps de six années, à compter du jour qu'elles seront achevées d'imprimer pour la premiere fois, en vertu des presentes; pendant lequel temps tres-expresses inhibitions & deffenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ny debiter d'autre Edition que de celle de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cens livres d'amendes, payables sans déport par chacun des Contrevenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de la Ville de Paris, le premier Septembre 1695.

Signé P. AUBOUYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la seconde fois le 2. Decembre 1700.



ACTEURS

Mr THOMASSEAU.

MARIANE, sa fille.

THIBAUT, Jardinier de Monsieur Thomasseau.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

Mad. DESMARTINS, Tante de Clitandre & d'Angelique.

ANGELIQUE, Sœur de Clitandre.

Mad. DUBUISSON, Cousine de Thibaut.

Mr VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, son Cousin.

LORANGE, Amy de Madame Dubuisson.

Vendangeurs & Vendangeuses

La Scene est à Suresne.



LES VENDANGES DE SURESNE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

Mr THOMASSEAU, THIBAUT.

Mr THOMASSEAU.



H ç'a, mon pauvre Thibaut, aye un peu l'œil à tout, mon enfant, & prend garde qu'il ne se fasse aucun dégast dans la maison.

THIBAUT.

Mais palſangué, Monſieur, comment l'entendez-vous donc ? vous n'avez qu'un arpent de vignes à Sureſne pour tout potage ; & je croy, Dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra chez vous en Vendange : Sur ce pied-là je n'avons que faire d'aller au Preſſoir, & j'aurons nos futailles de reſte.

Mr THOMASSEAU.

Paix, tay-toy : J'ay mes raiſons pour faire tous ces preparatifs, & je ſuis à la veille de conclure une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh je ne dis plus rian. Je m'étonnois auſſi que vout fiſſiais les honneurs de vôtre maiſon de ſi bon courage : car vous eſtes un tantinet ladre de vôtre naturel ; mais baſte, il n'eſt chair que de vilain, comme on dit ; & quand vous vous y boutez une fois, tout va par écuelles.

Mr THOMASSEAU.

Que dirois-tu ſi j'allois me remarier, Thibaut.

THIBAUT.

Vous remarier, Monſieur, bon queu conte.

Mr THOMASSEAU.

Ce n'eſt point un conte, c'eſt une verité

THIBAUT.

Vous vous gauffez, Monſieur, ç'a ne peut pas être.

Mr THOMASSEAU.

Cela eſt, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué, tant pis, vous êtes donc bian incorrrigible.

Mr THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire?

THIBAUT.

Vous avez déja eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La premiere êtoit diableſſe, parce qu'alle avoit trop de vertu. Vous avez fait le diable aveç l'autre, parce qu'alle n'en avoit pas aſſez, queule eſpece de femme voulez-vous encore prendre?

Mr THOMASSEAU.

La plus jolie perſonne du monde, douce, honnête, ſpirituelle.

THIBAUT.

Hom, je crois bian que vous le voudriais, mais c'eſt un animal bian rare qu'une femme comme ç'a. Je ne dis pas qu'il n'y en ait quelqu'une; mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

Mr THOMASSEAU.

Tu changerois de ſentiment ſi tu avois veu celle que j'aime.

THIBAUT.

Acoutez, faites-la moy voir avant que de la prendre, je vous en diray ce qui en sera tout à la franquette : Voyez-vous, nous autres Paysans des environs de Paris, je nous connoissons mieux en femmes que personne, j'en voyons tant de toutes les façons ; C'est morgué une marchandise bian trompeuse.

Mr THOMASSEAU.

Tu la verras, & dés aujourd'huy elle doit venir icy faire Vendanges.

THIBAUT.

J'entens bian, c'est pour elle que la feste se fait.

Mr THOMASSEAU.

Justement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez dessus, n'est-ce pas ? mais s'il vous plaît, Monsieur, en vous chargeant de l'embarras d'une femme, ne vous déchargez vous point de sti de vôtre fille, alle est en âge d'être mariée ; & quand une poire est meure, si on ne la cueille, alle tombe d'elle-même, comme vous sçavez.

Mr THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille, & le mary que je luy destine devroit être icy, je l'attens de jour en jour.

THIBAUT.

Et quelle acabie de mary luy baillez-vous, s'il vous plaist, s'il n'est pas à sa fantaisie, alle en prendra queuque autre avec stila, & s'il se trouvont deux mary pour un, hem, ç'a sera du grabuge.

Mr THOMASSEAU.

Mariane est une fille bien élevée, qui fera toûjours tout ce que je voudray.

THIBAUT.

Alle est une fille bien élevée, mais alle est une fille; & j'ay queuque opinion qu'alle a queuque jeune drosle dans la fantaisie.

Mr THOMASSEAU.

Et qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

THIBAUT.

Oh je suis un futé compere, voyezvous-, il viant roder icy depuis que vous y estes un jeune gare de Paris.

Mr THOMASSEAU.

Et tu crois que c'est pour ma fille ?

THIBAUT.

Eh pargué ouy, c'est d'elle ou de moy qu'il est amoureux.

Mr THOMASSEAU.

Comment amoureux de toy ?

THIBAUT.

Dés qu'il me voit, il ne sçait sur quel pied danser ; il me fait plus de meines, plus de contorsions, plus de reverences qu'à elle-même.

Mr THOMASSEAU.
Tu ne ſçais ce que tu dis, tu pers l'eſprit
THIBAUT.
Je ne pars point l'eſprit, acoutez comme je ſis dans la maiſon, il ne cherche peut-eſtre qu'à faire connoiſſance ; car pour avec Mademoiſelle Mariane la connoiſſance eſt déja faite.
Mr THOMASSEAU.
Il a fait connoiſſance avec ma fille.
THIBAUT.
Oh palſanguenne ouy, ils l'avont commencée dés Paris, je gage, & ils la continuont icy pardeſſus les murailles.
Mr THOMASSEAU.
Pardeſſus les murailles.
THIBAUT.
Il eſt toutes les nuits comme un hibou dans la petite ruelle au bout du jardin.
Mr THOMASSEAU.
Hé bien !
THIBAUT.
Et Mademoiſelle Mariane grimpe comme une chate tout le long du treillis de la paliſſade.
Mr THOMASSEAU.
Hé bien ?
THIBAUT!
Hébian, alle s'accotte ſur le haut de la muraille, & la chate & le hibou jaſont

tous deux comme des marles.

Mr THOMASSEAU.

Eſt-il poſſible ?

THIBAUT.

Il faut bien qu'il ſoit poſſible, car je les ay veus.

Mr THOMASSEAU.

Et ne les a-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh que ſi fait.

Mr THOMASEAU.

Et que diſent-ils.

THIBAUT.

Tatigué les jolies choſes ? allez, allez, ils avont tous deux la langue bian penduë; & ſi par avanture le jeune drôle vient à grimper auſſi de ſon côté; enfin que ſçait-on, la poire eſt mure, & les enfans de Paris aimont bian le fruit, prenez-y garde.

Mr THOMASSEAU.

Tu as raiſon, je ne puis trop me haſter de la marier, pour rompre le cours de cet intrigue, je m'en vay luy parler un peu, & ſçavoir d'elle....

THIBAUT.

Bon, eſt-ce que vous croyez les filles aſſez ſottes pour compter à leurs peres leurs petites fredaines, elles ne ſont pargué pas ſi mal appriſes, laiſſez moy tout doucement l'y tirer les vars du nez, je la feray bian

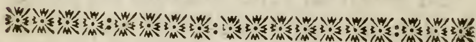
donner dans le paniau ; & je vous rediray tout, ne vous boutez pas en peine.

Mr THOMASSEAU.

Fais donc Thibaut, & me rends un compte bien exact. C'est aujourd'huy qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse, je vais en me promenant au devant d'elle jusqu'au bois de Boulogne ; toy cependant va faire un tour aux vignes, & voy si nos Vendangeurs....

THIBAUT.

Allez, allez, Monsieur, & laissez moy faire. Je ne sçais ce que ç'a veut dire, mais il m'est avis que j'ay plus d'esprit que Mr Thomasseau. Oh pour ç'a ouy, j'ay meilleur jugement. Je ne suis pourtant qu'un Paysan ; mais il y a vingt ans que je le sers, & que je me moque de ly, & il ne m'en feroit morgué pas acroire seulement un quart-d'heure.



SCENE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Vivray-je encore long-temps dans la contrainte où je suis depuis quelques jours.

THIBAUT.

THIBAUT.

Voila nôtre amoureux.

CLITANDRE.

Eſt-il poſſible que la liberté de la Campagne & l'occaſion des Vendanges ne me fourniront point les moyens de m'introduire dans la maiſon de Mariane.

THIBAUT.

Il a la meine d'avoir bonne bourſe, & noſtre connoiſſance pouroit avoir de bonnes ſuites.

CLITANDRE.

Si le Jardinier encore eſtoit d'hmeur un peu traitable; mais c'eſt un maroufle.

THIBAUT.

Il parle de moy.

CLITANDRE.

Le voila luy-même.

THIBAUT.

Il m'apperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderay-je?

THIBAUT.

Oh, s'il se'n tient aux reverences, il n'y a rien à faire, je n'entens point les meines.

CLITANDRE.

Je ſuis voſtre ſerviteur, Monſieur le Jardinier.

THIBAUT.

Je vous baiſe bien les mains, Monſieur de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je ſuis découvert, tout eſt perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va? n'eſtes-vous point enrhumé, le vent de bize a ſoufflé cette nuit, & ç'a ne vaut rian ny pour la vigne, ny pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous eſtiez de mes amis, la biſe m'incommoderoit un peu moins, Monſieur le Jardinier.

THIBAUT.

J'entens vôtre affaire, je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, & vous faire bon feu dans mon taudis, vous y cauſeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous ſeriez un homme adorable, d'eſtre un peu dans mes intereſts.

THIBAUT.

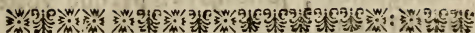
N'eſt-il pas vray?

CLITANDRE.

Je vous devrois la vie.

THIBAUT.

Ouy da d'eſtre comme ç'a les nuits dans cette petite ruelle, ç'a pouroit bian vous faire malade.



SCENE III.

CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT.

MARIANE.

JE te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend abſolument.....

THIBAUT.

Ah vous vela, je parlions de vos affaires.

MARIANE.

Quoy! Clitandre, vous paroiſſez en plein jour icy, ſi l'on vous voit dans le Village...

CLITANDRE.

Ne craignez rien, la ſaiſon des Vendanges y attire aujourd'huy tout le monde.

THIBAUT.

Allez, allez on n'y connoîtra pas à la meine ceux qui auront paſſé la nuit au clair de la Lune.

MARIANE.

Ah Thibaut.

THIBAUT.

Je ſçavons de vos fredaines, comme vous voyez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de vôtre peu de

ménagement, je ne sçavois pas que vôtre indiscretion . . .

CLITANDRE.

Je n'ay parlé, belle Mariane . . .

THIBAUT.

Oh parguenne il ne m'a rian dit, mais j'ay veu, & quand il seroit un tantinet jaseux, vela une belle affaire.

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, & de chercher des moyens de vous voir plus souvent.

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas sot, il aime ses commoditez, voyez-vous, & il n'a pas tort, il vaut bian mieux faire l'amour de plein pied dans la maison, que de haut en bas pardessus la palissade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon sens.

MARIANE.

Ouy, mais n'avions nous pas resolu que vous iriez passer les jours à Paris.

CLITANDRE.

C'est l'amour qui me retient icy.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, & que vous engageriez à force d'argent le Maistre du Bacq à estre discret.

CLITANDRE.

Je n'ay rien épargné pour cela, je vous assure.

THIBAUT.

Oh, il ne sonnera mot, il est bon homme; mais pour cequi est de moy, je sis diablement babillard, je vous en avartis.

MARIANE.

N'estions-nous pas demeurez d'accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre.

CLITANDRE.

Je craignois vôtre timidité, je vous l'avouë, je songeois à vous prévenir.

MARIANE.

N'estions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis.

CLITANDRE.

Ouy.

MARIANE.

Qu'il nous recevroit dans sa chambre.

CLITANDRE.

Vous avez raison.

MARIANE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon pere.

CLITANDRE.

Il est vray, nous sommes convenus de tout cela.

THIBAUT.

Ouy, mais morgué dequoy est-ce que

je ſuis convenu moy.

MARIANE.

De rien encore; mais il faut bien que tu convienne des mêmes choſes que nous.

THIBAUT.

Non palſangué, je n'en feray rien.

CLITANDRE.

Ce ſont dés meſures que nous avous priſes,

THIBAUT.

J'entens bian; mais je ſis plus mal-aiſé à gouverner que le Maiſtre du Bacq, je vous en avertis.

MARIANE.

Tien voila une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh non tatigué, je ne veux rian de vous.

MARIANE.

Comment donc?

THIBAUT.

Quand il y queuques frais à faire en amour, il faut que ce ſoit le Monſieur qui paye,à moins que la Madame ne ſoit vieille. Dans les Villages d'autour de Paris, je ſçavons les regles.

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut eſt un homme d'eſprit. Tien voila une bourſe, il y a de dans vingt piſtoles, tu n'as qu'à l'ouvrir.

& à prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh, Monsieur.

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

Il n'y point de necessité de l'ouvrir, je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

MARIANE.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

THIBAUT.

Nous vela donc d'accord à present, je serons trois testes dans le même bonnet, acoutez, vous n'avez pas mal fait d'y fourrer la mienne.

MARIANE.

Nous pouvons conter sur ton zele, & sur ta discretion.

THIBAUT.

Oh pour cela, ouy; la peste m'étouffe, je ne dis jamais rian, vela vostre pere qui va se remarier par exemple, il viant de me le dire, est-ce que je vous en ay parlé.

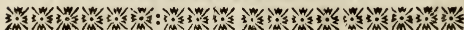
MARIANE.

Mon pere va se remarier.

THIBAUT.

Que cela ne vous chagrine point. Il vous marira itou. Il attend icy auojurd'huy

ner le malheur qui nous menace, & ſongez que mon bonheur dépend entierement du vôtre



SCENE I.V

THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

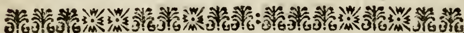
TAtigué vela un friand morceau-

CLITANDRE.

Ne perdons point de tems, allons prendre avis de ta couſine.

THIBAUT.

Allons venez. Eh pargué la vela, c'eſt queuque bon vent qui nous la ſouffle envars icy, j'aurons bonne iſſuë.



SCENE V.

Mad. DUBUISSON, CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

COmment? & c'eſt Madame Dubuiſſon, je penſe.

CLITANDRE.

Ne pourois-tu point nous aider à trouver quelque moyen....

THIBAUT.

Oh pour ç'a non, je n'y entens goutte ; mais attendez....hé ouy...justement, vela vostre affaire.

MARIANE.

Quoy ?

THIBAUT.

Oh palsangué vous estes plus heureux que sages, j'ay une couseine dans le Village qui sera bien nôtre fait.

CLITANDRE.

Comment !

THIBAUT.

C'est une grosse Madame, au moins ; & ce sont les mariages qui avont fait sa fortune. Alle en a tant fait, tant fait & ç'a sans Curé ny Tabellion, alle n'y charche point tant de façons, aussi alle a la presse.

MARIANE.

Il extravague avec sa cousine.

THIBAUT.

Non morgué je n'extravaze point, rentrez dans la maison seulement, j'allons ensemble charcher la couseine, & mettre les fers au feu, ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien Clitandre pour détour-

son gendre & sa maîtresse.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là.

THIBAUT.

Pargué ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous en avois averty, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle apparence que vostre pere vous fit épouser un homme que vous n'avez jamais vû, & qu'il ne connoît pas lui-même.

MARIANE.

C'est le fils d'un de ses anciens amis le Bailly de Gisors. Il y a prés d'un an qu'il me menace de ce mariage; & voila ses menaces à la veille d'estre accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empescher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut?

THIBAUT.

Il faudroit pour bian faire que vous épousissiez sticy, & que vous n'épousissiez point stila.

MARIANE.

Ouy justement.

THIBAUT.

Acoutez, ç'a est difficile; mais pourtant ç'à n'est pas impossible.

THIBAUT.

Ouy justement, c'est son nom de Paris que stila, & la grosse Cato, c'est son nom de Village.

Mad. DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre.

CLITANDRE.

Ma chere Dubuisson, que je t'embrasse.

THIBAUT.

Cette couseine-là connoît tout le monde.

Mad. DUBUISSON.

Bon jour cousin.

THIBAUT.

Vôtre valet couseine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer en ce païs-cy, ma chere enfant.

Mad. DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service?

THIBAUT.

J'allions vous charcher pour ç'a, Je vous l'amenois; & je ne sçavois pas que vous fussiais si bons amis.

Mad. DUBUISSON.

Hé vrayment c'est le neveu de Madame Desmartins.

THIBAUT.

De cette belle Madame qui a esté tout ce Printemps cheux vous.

CLITANDRE.

Ma tante a passé le Printemps chez toy,

Mad. DUBUISSON.

Elle y a esté quinze jours ou trois semaines à prendre du lait, Monsieur.

THIBAUT.

Bon palsangué du lait, vous vous gaussez de nous, alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros Monsieux apportiant de Versailles, à la verité drés que son mary la venoit voir, alle étoit toûjours malade; quand il ny estoit plus, tatigué qu'alle se portoit bian. Oh je ne m'étonne plus que vous soyais si fort amoureux, vous estes de bonne race.

Mad. DUBUISSON.

C'est un extravagant, ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle, Madame Dubuisson, ce ne sont pas les miennes.

THIBAUT

C'est bian dit, je ne sommes pas icy pour ç'a, j'y sommes pour nôtre compte.

Mad. DUBUISSON.

Ce ne sont pas les Vendanges qui vous attrient à Suresne, c'est l'amour qui vous y ameine aparemment.

CLITANDRE.

Ouy, ma chere Madame Dubuisson, vous

vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

Mad. DUBUISSON.

N'eſt-ce point Mademoiſelle Thomaſſeau à qui vous en voulez.

THIBAUT.

C'a n'eſt pas malaiſié à deviner, puiſque je ſommes enſemble.

CLITANDRE.

C'eſt elle-même que j'adore.

Mad. DUBUISSON.

Vous n'eſtes pas ſeul icy pour elle, il y a chez moy un de vos Rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes Rivaux.

Mad. DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouſer même, il en a parole de ſon pere.

CLITANDRE.

C'eſt l'homme en queſtion, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

C'a ſe pouroit bien, il faut que ce ſoit ly-même.

CLITANDRE.

Ah ma chere Dubuiſſon, je ſuis perdu ſi nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

Mad. DUBUISSON.

Que faire pour cela, je le voudrois de tout mon cœur. J'ay toûjours esté de vos amies, & je ne connoît point ce nigaut-là, c'est un Provincial que la Maîtresse des Coches m'a adressé, parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-pere ; il ne l'a jamais veu non plus que sa Maîtresse.

THIBAUT.

Je sçavons tout ç'a.

CLITANDRE.

Ne pourions-nous point berner ce faquin-là ?

Mad. DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage, & dégoûter de luy Monsieur Thomasseau, & le renvoyer à Gisors avec les étrivieres.

THIBAUT.

Morgué que ç'a est bian pensé.

Mad. DUBUISSON.

L'execution en est difficile, vôtre Lolive n'est-il point icy.

CLITANDRE.

Non je suis seul, & je n'ay personne.

Mad. DUBUISSON.

Mort de ma vie nous aurions bon besoin de luy, c'est un joly homme, & nôtre Provincial entre ses mains auroit esté bien regalé.

THIBAUT.

Bon, morgué faut-il tant de façons ? vous dites que c'eſt un nigaut, n'eſt-ce pas ? Il y a aux trois Roys une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à ſe divertir ; ils avont des Muſiciens, des Meneſtriers, ce ſont de bons enfans qui avont la meine d'aimer à rire, lâchons-les aprés ce beneſt-là, ils le feront deſarter ſur ma parole.

Mad. DUBUISSON.

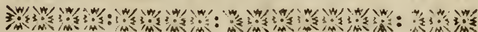
Cela n'eſt pas mal imaginé ; mais cela ne ſuffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vois toûjours leux en parler, tout coup vaille, ſi ç'a vous duit, je les mettrons en beſogne. Et venez vous-y en, Monſieur, vous en connoîtrez queuqu'un peut-eſtre.

CLITANDRE.

Je vais te ſuivre tu n'as qu'à m'attendre.



SCENE VI.

Mad. DUBUISSON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

OH ç'a, ma chere Dubuiſſon, je n'ay rien de caché pour toy. Je ne roule dans le monde de puis quelque temps que

par un excés de sçavoir faire ; les affaires de ma famille sont terriblement dérangées, ce mariage-cy peut les retablir : J'aime Mariane, elle est riche, l'affaire est serieuse, il ne faut pas la manquer, tu seras contente.

Mad. DUBUISSON.

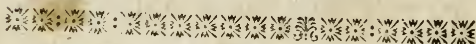
Que pouvons nous mettre en usage pour cela.

CLITANDRE.

Commençons par écarter le Provincial, & gagnons du temps.

Mad. DUBUISSON.

Si nous avions quelque habile fourbe qui pût nous aider encore, je répondrois bien... Oh par ma foy vous estes né coëffé : En voicy un que le hazard nous adresse le plus à propos du monde.



SCENE VII.

CLITANDRE, Mad. DUBUISSON. LORANGE.

CLITANDRE.

HE' comment, c'est Monsieurde Lorange, le plus habile empoisonner qu'il y ait à Paris.

LORANGE.

Hé serviteur Monsieur Clitandre : hé comment vous en va.

Mad. DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange.

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Hé que diantre viens-tu faire icy ?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? Je ne le dirois pas à d'autres ; mais à ma Comere & à vous....

Mad. DUBUISSON.

Il ameine quelque petite Grisette en Vendange à Suresne, je gage.

LORANGE.

Non par ma foy je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Suresne ?

LORANGE.

Ouy parbleu nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce Païs-cy, & nous allons chercher les vins de Bourgogne par delà Etampes.

Mad. DUBUISSON.

Mon compere Lorange est de bonne foy, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un effronté maroufle.

LORANGE..

Oh ne vous fâchez point, vous ne beuvez point de ces bons vins-là vous autres, on n'en donne qu'à ceux qui les payent le mieux, & qui s'y connoiſſent le moins: A de petits Maîtres de Paris par exemple, à des filles de qualité de leur connoiſſance, à des enfans de famille qui prennent à credit, à des Abbez qui font porter des ſoupers en Ville, il faut bien que tout paſſe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait paſſer l'année derniere à ce petit homme, là...

LORANGE.

Qui ?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque, cet apprentif Magiſtrat qui faiſoit ſon cours de Droit chez toy. & qui donne à preſent des audiances dans l'amphiteatre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne ſçais qui vous voulez dire.

Mad. DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le monde, que Monſieur de Lorange ne peut pas ſe ſouvenir qui c'eſt.

CLITANDRE.

Et comment gouverne-tu ce grand Inu-

tile, qui a l'air ſi déterminé, & qui attend que la paix ſoit faite pour ſe mettre dans les Mouſquetaires.

LORANGE.

Il me devoit de l'argent, mais il ſe deniaiſe. La peſte il ſoupe quelquefois chez la veuve d'un Partiſan qui a arreſté ſes parties.

Mad. DUBUISSON.

Cela eſt heureux, des parties arreſtées.

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'avantures, vous vous acquiterez de la même maniere de huit cens francs que vous me redevez.

CLITANDRE.

Moy, je ne t'en payeray que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Sureſne.

Mad. DUBUISSON.

Nous avons affaire de luy, ne luy rabattez rien.

LORANGE,

Je me donne au Diable, ce ſeroit conſcience.

Mad. DUBUISSON.

Qu'il nous aide à faire réuſſir voſtre affaire ſeulement, vous ſerez bien-toſt quitte ſur ma parole.

LORANGE.

Parbleu de tout mon cœur, dequoy s'agit-il?

Mad. DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un pere, & de berner un ſot.

CLITANDRE.

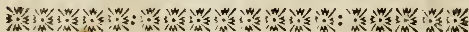
De me faire épouſer une fille riche & jolie, & d'eſtre payé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne faſſe, vous n'avez qu'à dire.

Mad. DUBUISSON.

Voiçy vôtre Rival, allez rejoindre Thibaut ; vous avez tous trois de l'eſprit, vous concerterez enſemble ce qu'il faudra faire ; & pour moy je vous livre vôtre homme dans quelque panneau que vous puiſſiez luy tendre.



SCENE VIII.

Mad. DUBUISSON, VIVIEN. BASTIEN.

VIVIEN.

ALlons Baſtien ne me quittez pas, & marchez bien derriere moy, vous étes mon laquais au moins.

BASTIEN.

Aga ! vôtre laquais, Moneſiur Vivien ! je

ſis voſtre couſin, ne vous en déplaiſe, & quoy que je ſois rouge veſtu.

VIVIEN.

Ouy, vous eſtes mon couſin à Giſors; mais à Paris & chez ce beau pere vous ſerez mon laquais, entendez-vous.

BASTIEN.

Ouy mon couſin.

VIVIEN.

Ouy, mon couſin, il faut dire ouy Monſieur, ce beneſt-là.

BASTIEN.

Hé bien ouy, Monſieur, je le diray, mon couſin Vivien.

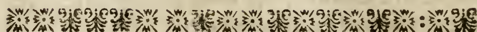
VIVIEN.

Voila un petit fripon qui me feroit quelque affront: Il vaut mieux que j'aille ſans laquais chez le beau-pere, rentrez, & ne ſortez point que je ne ſois revenu.

BASTIEN.

Non, non, je m'en vais tant ſeulement penſer nos cavales, & je les meneray boire, mon couſin Vivien.





SCENE IX.

Mad. DU BUISSON, VIVIEN.

Mad. DUBUISSON.

VRayment, Monſieur, vous avez-là un petit domeſtique bien affectionné, & qui a bien ſoin de vos montures.

VIVIEN.

Ah bon jour, Madame, c'eſt un petit gueux du païs que j'ay amené à Pa.is par charité pour le déniaiſer ſeulement.

Map. D.U BUISSON.

Cela eſt bien loüable d'avoir ainſi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh il n'eſt mon parent que de fort loin. C'eſt le petit fils de la fille d'un bâtard, qui eſtoit le fils d'une bâtarde de nôtre famille.

Mad. DUBUISSON.

Voila une belle genealogie.

VIVIEN.

Vous voyez bien qu'il n'eſt mon couſin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche nous autres.

Mad. DUBUISSON.

Je vous en felicite.

VIVIEN.

C'eſt pour m'empêcher de peupler comme ç'a, que mon pere m'envoye à Paris, & qu'il me marie de ſi bonne heure: Car je n'ay encore que trente huit ans, afin que vous le ſçachiez.

Mad. DUBUISSON.

C'eſt le bel âge pour ſe mettre en ménage.

VIVIEN.

Comme il n'y a plus que moy de maſle legitime dans la maiſon de la Charponnardiere, on veut ſe dépeſcher d'avoir de la race.

Mad. DUBUISSON.

On a bien raiſon de ne plus laiſſer perir une ſi belle famille.

VIVIEN.

C'eſt une des bonnes de la Province, voyez-vous, nous avons eu tout de ſuitte quatre Baillifs de Giſots, & autant de Medecins, tous de pere en fils, cela eſt beau, Madame.

Mad. DUBUISSON.

Comment beau, je ne ſçache rien de plus noble, Monſieur Thomaſſeau ſera bien-heureux d'avoir pour gendre Monſieur Vivien de la Chaponnardiere.

VIVIEN.

Sa fille eſt-elle jolie, Madame, j'aime les jolies filles.

Mad. DUBUISSON.

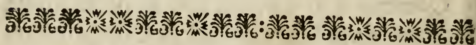
Vous en jugerez par vous-même.

VIVIEN.

Eſt-elle ſage au moins : Car à Paris on dit que les filles ſont diablement égrillardes.

Mad. DUBUISSON.

Mais à Paris comme dans voſtre famille, on peuple quelquefois du côté gauche.



SCENE X.

Mad. DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE *en naine*,

LORANGE.

BOn jour, Madame Dubuiſſon.

VIVIEN.

Voila une figure aſſez droſle.

Mad. DUBUISSON.

C'eſt Lorange, je penſe.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mary de Giſors eſtoit chez vous, Madame Dubuiſſon; pourquoy ne me vient-il donc pas voir cet animal-là? Voila un plaiſant ſot. Oh que je m'en vais luy apprendre à vivre.

Mad. DUBUISSON.

Mad. DUBUISSON.

Allons, Monſieur, voila vôtre Maîtreſſe, ſalüez-la donc.

VIVIEN.

Comment, Madame.

Mad. DUBUISSON.

C'eſt Mademoiſelle Thomaſſeau que vous venez épouſer.

VIVIEN.

Quoy ce l'eſt là.

Mad. DUBUISSON.

Elle-méme, abordez-là donc.

VIVIEN.

Vous vous moquez de moy.

LORANGE.

Qui eſt cet original-là, Madame Dubuiſſon?

Mad. DUBUISSON.

C'eſt voſtre petit mary de Giſors, Monſieur Vivien de la Chaponnardiere, que je vous preſente.

LORANGE.

Ah le plaiſant viſage! il faut donc que j'épouſe ce gobin-lá? quel animal, quel brutal! a-t'il une langue, ſçait-il parler ce pauvre beneſt.

VIVIEN.

Elle eſt folle, Madame, comme elle me traite.

Mad. DUBUISSON.

Les filles de Paris ſont vives, comme vous voyez ? & c'eſt bien autre choſe quand elles ſont femmes.

LORANGE.

Hé bien, me fera-t'il honneſteté, me fera-t'il compliment? C'eſt une buche, je penſe, je ne veux point d'un mary comme celuy-là, il ne remuë non plus qu'une ſouche.

Mad. DUBUISSON.

Elle a raiſon, demenez-vous donc un peu, parlez luy.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je luy diſe, à deux de jeu, ſi elle ne veut point de moy, je ne veux point d'elle. Adieu Mademoiſelle Thomaſſeau. Hola, hé Baſtien bride nos beſtes.

LORANGE.

Non, Monſieur de Giſors, non vous ne partirez pas comme cela, il faut que vous voyïez mon papa Thomaſſeau auparavant; voſtre mine le réjoüira, car elle eſt fort drolle.

VIVIEN.

Parbleu la voſtre eſt plus ridicule que la mienne, je n'ay ny ſurot ny malandre.

LORANGE,

Vous eſtes un peu tortu-boſſu, mais

on vous redreſſera, ce n'eſt pas une affaire.

VIVIEN.

Redreſſez-vous vous-même le corps & eſprit avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redreſſe, moy, moy que je me redreſſe; que veut-il dire cet impertinent-là? Madame Dubuiſſon, je luy pourois bien donner de mon baſton ſur les oreilles.

Mad. DUBUISSON.

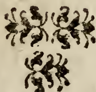
Hé Madamoiſelle ne vous emporrez pas, c'eſt un Provincial qui ne ſçait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience, patience, qu'il m'épouſe, je le froteray bien quand je ſeray ſa femme.

VIVIEN.

Oh par ma foy, je luy permets de m'aſſommer ſi cela arrive.





SCENE XI.

Mad. DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE, THIBAUT *boïteux avec un manteau noir, & une emplatre ſur l'œil.*

LORANGE.

AH vous voila, papa Thomaſſeau; venez vous-en un peu moriginer vôtre gendre, il perd le reſpect, je vous en avertis.

THIBAUT.

On viant de me dire qu'il eſt arrivé, & il m'eſt avis qu'il devroit eſtre cheux nous.

LORANGE.

C'eſt un petit impoly qui ne ſçait pas vivre, ſes groſſieretez me font quitter la place; vôtre ſervante Madame Dubuiſſon, juſqu'au revoir, Monſieur de la Chaponnardiere.

THIBAUT.

Alle eſt un peu miévre, parce qu'alle eſt jeune, mais en grandiſſant ç'a changera; vôtre valet nôtre gendre.

VIVIEN.

Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur. Quoy?

Madame, c'eſt là Monſieur Thomaſſeau ? Ce l'eſt là ?

Mad. DUBUISSON.

Ouy, luy-même, vôtre beau-pere.

VIVIEN.

Par ma foy voila une vilaine famille.

THIBAUT.

Hé bian qu'eſt-ce, à qui en a vous donc ? comment ſe porte le bon homme de pere, eſt-il toûjours auſſi libattin, auſſi yvrogne que de coûtume.

VIVIEN.

Mon pere yvrogne.

THIBAUT.

Vous ly reſſemblez comme deux gouttes diau, & n'an dit que vous ne valez pas mieux que ly, mais ma fille eſt une diableſſe qui vous rangera, ne vous boutez pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprens rien. C'eſt une eſpece de Payſan que le beau-pere.

Mad. DUBUISSON.

Oh dame la maiſon de Thomaſſeau n'eſt pas ſi noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN.

Oüais.

THIBAUT.

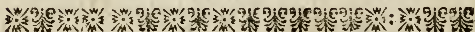
Le gendre n'eſt morgué pas content d'avoir fait le voyage.

VIVIEN.

Ce n'eſt point avec ces gens-là que mon pere a conclu mon mariage aſſurément, il y a quelqu'autre Thomaſſeau, Madame.

Mad. DUBUISSON.

S'il y en a, c'eſt donc comme chez vous, du coſté gauche, mais les Thomaſſeau en ligne directe ſont de Sureſne, je n'en connois point d'autres.



SCENE XII.

Mad. DUBUISSON, CLITANDRE *en Breteur*, THIBAUT, VIVIEN, LORANGE *encore en naine*.

LORANGE.

VOila mon couſin l'Officier que j'ameine voir mon pretendu.

CLITANDRE.

Comment teſtebleu voila un garçon bien fait & de bonne mine, par la corbleu il a bon dos pour porter le mouſquet dans nôtre Compagnie; jarnibleu que vous avez bien choiſi mon oncle; ſerviteur couſin.

VIVIEN.

Couſin... Je vous baiſe les mains Mon-

ſieur ; eſt-ce encore là un Thomaſſeau, Madame.

Mad. DUBUISSON.

Comment, c'eſt le Chevalier Thomaſſeau, ce fameux, ce brave, Officier aux Gardes de ſon métier, Anſpeſſade de la Colonelle, qui tuë regulierement deux hommes toutes les ſemaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les ſemaines.

Mad. DUBUISSON.

Ouy, tout au moins cela va bien là l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miſericorde. Où mon pere m'a-t'il envoyé ? la vilaine famille.

CLITANDRE.

Parbleu, mon oncle, il faut que j'enyvre le couſin pour faire connoiſſance.

THIBAUT.

Ouy da, il faut bian commencer par queuque choſe.

CLITANDRE.

Allons, ventrebleu couſin, allons boire enſemble.

VIVIEN.

Monſieur, je vous remercie, mais....

CLITANDRE.

Oh par la ſanbleu vous viendrez, car j'y ay regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, Monſieur.

CLITANDRE.

Mais vous fumez quelquefois du moins.

VIVIEN.

Oh point du tout, je vous aſſure.

CLITANDRE.

Maugré bleu, voila un ſot animal de couſin, il ne ſçait rien faire.

LORANGE.

C'eſt un nigaut qui eſt frais émoulu de la Province, mais vous me le dégourdirez couſin.

CLITANDRE.

Ah, ah, palſanbleu je vous en répons. Vous ne pretendez pas faire ſi-toſt la nôce, mon oncle.

THIBAUT.

Non palſangué, rian ne preſſe.

CLITANDRE.

Il faut auparavant qu'il faſſe trois ou quatre Campagnes dans nôtre Regiment. Ne vous mettez pas en peine, je le feray aſſommer, ou j'en feray quelque choſe.

VIVIEN.

Trois ou quatre Campagnes moy ! ma chere Madame.

CLITANDRE.

Voila comme le Chevalier Thomaſſeau fait des recruës.

CLITANDRE.

Allons, hé marche à moy cousin.

VIVIEN.

Au secours, à moy Bastien, misericorde.

CLITANDRE.

Comment ventrebleu vous faites rebellion.

VIVIEN.

Ma chere Madame . revanchez-moy.

Mad. DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettezpoint en colere, il n'a encore tué personne, & voila bien-tost la fin de la semaine.

VIVIEN.

Ah le maudit pays, le maudit pays.

LORANGE.

Donnez-moy la main, mon petit mary; ne vous faites point tirer l'oreille.

Mad. DUBUISSON *à Clitandre.*

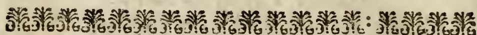
Voila Monsieur Thomasseau, tout est perdu.

CLITANDRE.

Ma tante & ma sœur sont avec luy. Qu'est-ce que cela signifie.

Mad. DUBUISSON.

Je vous en rendray compte, allez vous-en, qu'elles ne vous voyent point dans cet équipage.



SCENE XIII.

Me DUBUISSON, Me DESMARTIN, ANGELIQUE, THOMASSEAU.

Mad. DESMARTINS.

HE' te voila Madame Dubuiſſon, j'ay fait mettre mon caroſſe chez toy.

Mad. DUBUISSON.

Aparemment, Madame, Monſieur Thomaſſeau m'ôte l'avantage de vous y donner un apartement.

Mad. DESMARTINS.

Je me partage, Madame Dubuiſſon. J'ay paſſé tout le Printemps chez toy, je viens paſſer chez Monſieur Thomaſſeau les Vendanges avec ma niéce, & en équipage de Vendangeuſes, comme tu vois.

Mad. DUBUISSON.

C'eſt bien de l'honneur que vous me faites, Madame, & vous ſerez toûjours la maîtreſſe de tout ce qui dépendra de moy.

Mad. DESMARTINS.

Il faut avoüer que Monſieur Thomaſſeau eſt la politeſſe & la galanterie même.

Mr THOMASSEAU.

Ah! Madame.

Mad. DUBUISSON.

Il a aſſez vécu pour ſçavoir vivre ; mais Madame, cette jeune perſonne eſt donc vôtre niéce.

Mad. DESMARTINS.

Ouy ma chere. Allons ma niéce, ſalüez Madame Dubuiſſon, c'eſt une bonne perſonne que vous ne ſerez pas fâchée de connoître dans la ſuite.

ANGELIQUE.

Il ſuffit qu'elle ſoit de vos amies pour me donner bonne opinion de ſon merite.

Mr THOMASSEAU.

N'eſt-ce pas là une aimable enfant, Madame Dubuiſſon.

Mad. DUBUISSON.

On ne peut l'eſtre davantage.

Mr THOMASSEAU.

N'eſt-il pas vray. Oh ç'a, Meſdames, voila la maiſon de vôtre petit ſerviteur, nous y ſerons plus commodément qu'icy.

ANGELIQUE.

Je meurs d'impatience d'embraſſer Mademoiſelle vôtre fille.

Mr THOMASSEAU.

Elle ſera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la reverence.

Mad. DESMARTINS.

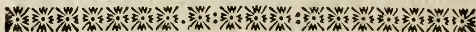
Nous nous verrons Madame Dubuiſſon.

Mad. DUBUISSON.

Vôtre ſervante, Madame.

Mr THOMASSEAU.

Attens-moy icy, ma voiſine, j'ay quelque choſe à te dire.



SCENE XIV.

Mad. DUBUISSON *ſeule*.

LE pauvre Monſieur Thomaſſeau eſt en aſſez bonne main. Madame Deſmartins & ſa petite niéce le meneront loin, s'il veut les ſuivre; elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce païs-cy; mais il eſt bon prince, ſon rival & ſon amour l'occupent trop pour luy laiſſer le temps de ſonger à troubler la feſte: mais voicy déja le bon homme, quelle confidence me veut-il faire?





SCENE XV.

THOMASSEAU, Me DUBUISSON.

Mr THOMASSEAU.

OH ça, ma chere voisine, tu connois les Dames qui sont chez moy.

Mad. DUBUISSON.

Ouy, Monsieur, Madame Desmartins, c'est la plus vertueuse personne du monde, sage, honneste, douce, complaisante, l'esprit bien fait; l'humeur enjoüée, les manieres engageantes; je ne sçay pas où vous avez pesché cette connoissance-là, mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

Mr THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens dis, n'est-il pas vray? & sa petite niéce qu'en dis-tu?

Mad. DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas; mais j'en ay ouy parler mille fois à sa tante. C'est un petit modele de perfection, c'est la sagesse en mignature, une fille élevée comme une Princesse, un cœur de Reine; elle possede elle seule assez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

Mr THOMASSEAU.

Tu me ravis, Madame Dubuisson, de

m'en parler de cette maniere.

Mad. DUBUISSON.

Comment donc, Monſieur, quel intereſt prenez-vous....

Mr THOMASSEAU.

Je te prie de la noce Madame Dubuiſſon.

Mad. DUBUISSON.

Quoy vous épouſez la petite niéce?

Mr THOMASSEAU.

Ouy mon enfant, ne ſuis-je pas bien heureux.

Mad. DUBUISSON.

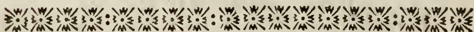
Ah que ce party-là vous convient bien, Monſieur, & que vous allez paſſer agreablement le reſte de vos jours.

Mr THOMASSEAU.

Je t'en répons. Je me défais de ma fille, & je l'envoye dans le fonds de la Province.

Mad. DUBUISSON.

Quelle conduite!



SCENE XVI.

Me. DUBUISSON, THOMASSEAU, VIVIEN.

VIVIEN *derriere le Theatre.*

A L'ayde au ſecours! à la force.

Mr THOMASSEAU.

Quel bruit confus eſt-ce là ?

Mad. DUBUISSON.

Ah ! Monſieur de la Chaponnardiere eſt échapé, nous allons voir de belles affaires.

VIVIEN.

Hé par charité Monſieur, Madame ayez pitié de moy.

Mr THOMASSEAU.

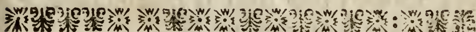
Qu'eſt-ce q uil y a Monſieur, à qui en avez-vous.

VIVIEN.

Ah ! je n'en puis plus.

Mad. DUBUISSON.

Voila le gendre & le beau-pere aux priſes, allons avertir Clitandre des ſentimens où Monſieur Thomaſſeau eſt pour ſa famille.



SCENE XVII.

Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

Mr THOMASSEAU.

QUe vous a-t'on fait? qui eſtes-vous, Monſieur.

VIVIEN.

Je ſuis un honneſte homme de Normandie, Monſieur.

Mr THOMASSEAU.

De Normandie.

VIVIEN.

Ouy, Monſieur, & pour mes pechez je ſuis venu icy dans le deſſein d'épouſer la fille d'un Monſieur Thomaſſeau, qui eſt l. plus grand coquin, le plus grand maraut..

Mr THOMASSEAU.

Comment donc, Monſieur, prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'eſt la verité, Monſieur, il a une fille qui eſt la creature la plus mauſſade, & la plus effrontée.

Mr THOMASSEAU.

Monſieur....

VIVIEN.

Et un coquin de couſin, qui eſt un homme à pendre ; c'eſt bien la plus déteſtable famille que cette famille-là.

Mr THOMASSEAU.

Vous eſtes un fripon, & un inſolent, de parler de gens d'honneur, comme vous faites, & je vous ferez donner mille coups de baſton, afin que vous le ſçachiez.

VIVIEN.

Que la peſte m'étouffe, ſi je ne vous dis vray. Vous ne connoiſſez pas ces gens-là, Monſieur, ſi vous les aviez veus ſeulement.

Mr THOMASSEAU.

Et ſçavez-vous bien que je ſuis Monſieur Thomaſſeau moy qui vous parle.

VIVIEN.

Non, non, Monſieur ce n'eſt pas vous, je viens de le quitter, il eſt aux trois Rois avec ſa fille & des ſoldats aux Gardes.

Mr THOMASSEAU.

Voila un maraut qui a perdu l'eſprit, ou qui vient icy pour m'inſulter.

VIVIEN.

Tenez, il eſt borgne & boiteux, Monſieur Thomaſſeau, je viens de le quitter, vous dis-je.

Mr THOMASSEAU.

Il y a icy quelque choſe que je ne comprens point.

VIVIEN.

Et ſa fille a le viſage de travers; elle eſt boſſuë, naine & boiteuſe.

Mr THOMASSEAU.

C'eſt une piece qu'on ma voulu faire.

VIVIEN.

Vous avez l'air d'un honneſte homme, Monſieur, je vous demande voſtre protection contre ces canailles-là.

Mr THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moy. Ouy je vous l'accorde, c'eſt quelque plaiſanterie qu'on vous a faite, vous eſtes nouveau débarqué

en ce Païs, quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

VIVIEN.

Il y a de méchantes gens; pour moy, Monſieur je ſuis ſans malice.

Mr THOMASSEAU.

Je le voy bien. Oh ç'a, c'eſt moy qui ſuis Monſieur Thomaſſeau encore une fois.

VIVIEN.

Et moy, Monſieur Vivien de la Chaponnardiere.

Mr THOMASSEAU.

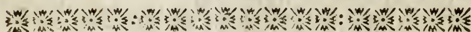
Ma fille eſt jeune & belle, & n'eſt ny naine ny boſſuë.

VIVIEN.

En ce cas-là je viens pour eſtre vôtre gendre, & voila une lettre de mon pere.

Mr THOMASSEAU.

Je reconnois ſon ſeing & ſon écriture.



SCENE XVIII.

Mad: DUBUISSON, CLITANDRE, Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

Mad DUBUISSON *à Clitandre.*

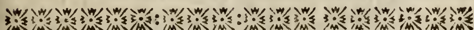
CEla eſt comme je vous le dis, entrez dans le logis, vôtre tante & vôtre ſœur y ſont, & vous ne riſquez rien.

CLITANDRE.

Mais ſi ce gendre malotru....

Mad. DUBUISSON.

Il ne le ſera pas, je vous en répons; le voila encore avec Monſieur Thomaſſeau; entrez, vous dis-je, & nous laiſſez faire.



SCENE XIX.

Me DUBUISSON, THOMASSEAU, VIVIEN.

Mad. DUBUISSON.

HE' bien avez-vous ſçeu ce qu'avoit cet honneſte Monſieur, pour faire tant de bruit.

Mr THOMASSEAU.

C'eſt le fils d'un de mes amis, ma voiſine, qui vient icy pour eſtre mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le diſois bien moy, que le Thomaſſeau de tantoſt n'eſtoit pas le veritable, & qu'il y en avoit quelqu'aurre,

Mad. DUBUISSON.

Je vous felicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois crû pourtant....

écoutez, je croy que vous estes une fripone, Madame.

Mr THOMASSEAU.

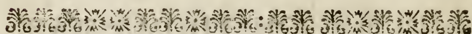
Comment mon gendre.

VIVIEN.

Elle estoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomasseaux que je vous ay dit.

Mad. DUBUISSON.

Vôtre gendre est un peu fou, Monsieur, il est bon de vous en avertir.



SCENE XX.

Me DUBUISSON, THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT.

THIBAUT.

AH vous vela Monsieur, n'avez-vous point veu par hazard une Madame de Paris qui vous cherche.

Mr THOMASSEAU.

Une Dame de Paris, que me veut-elle?

THIBAUT.

Alle m'a dit de vous dire qu'alle veut vous dire queuque chose, qu'alle dit qui est de consequence.

Mr THOMASSEAU.

Quand elle viendra nous ſçaurons ce que c'eſt.

THIBAUT *en regardant Vivien.*

Ah, ah, ah, ah.

VIVIEN *en ſe tournant pour voir de quoy rit Thibaut.*

Cet homme-là ſe moque de moy, je penſe.

THIBAUT.

Tatigué que vela un droſle de corps, ah ah, ah, ah.

Mr THOMASSEAU.

Te tairas-tu, maraut, c'eſt mon gendre.

THIBAUT.

Ah, ah, ah, ah, comme il ſe gauſſe, couſeine.

Mad. DUBUISSON.

Il ne ſe gauſſe point, c'eſt la verité.

THIBAUT.

Quoy c'eſt là ce mary qu'ous avez fait venir exprés pour Mademoiſelle Mariane.

Mr THOMASSEAU.

Ouy luy-même, qu'en veux-tu dire?

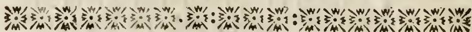
THIBAUT.

Morgué vôtre fille choiſit mieux que vous, je me donne au Diable, le garre de la petite ruelle vaut trente maris comme ſtila, je vous l'avois bian dit qu'ils ſe trouverions deux. Je m'en vais vous l'amener.

vous varrez vous-même.

Mr THOMASSEAU.

Madame Dubuiſſon, vous avez un couſin qui devient bien inſolent, je le mettray dehors ſi cela continuë.



SCENE XXI.

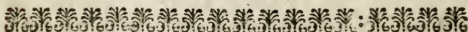
Mr THOMASSEAU, VIVIEN, Mad. DUBUISSON.

VIVIEN.

TEnez beau-pere, j'ay dans la penſée que ce Payſan-là eſt le Thomaſſeau de tantoſt, hors qu'il n'eſt plus borgne.

Mr THOMASSEAU.

Luy point du tout, c'eſt mon Jardinier.



SCENE XXII.

Me DUBUISSON THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, LORANGE.

THIBAUT.

PArgué je revians ſur mes pas, & je m'en retorne de meſme, vela cette

Madame de Paris qui vous demande.

LORANGE *en Demoiselle.*

Monsieur, je suis vôtre tres-humble servante.

Mr THOMASSEAU.

Je suis vôtre serviteur, Madame.

VIVIEN.

Voila une grande fille qui n'est pas mal faite.

Mad. DUBUISSON.

Hé comment, c'est Mademoiselle du hazard si je ne me trompe.

LORANGE.

Ouy ma chere Madame Dubuisson, c'est moy-mesme.

Mr THOMASSEAU.

Tu connois cette personne-là, ma voisine.

Mad. DUBUISSON.

Vrayment ouy, c'est une de nos amies, une fort honneste fille, qui postule pour chanter gratis à l'Opera, afin de se faire connoître : Hé qui vous amene en ce Païs-cy, Mademoiselle.

LORANGE.

Trois Officiers de Dragons de mes bons amis m'ont engagé d'y venir en Vendanges ; & comme j'ay sçeu par occasion que Monsieur Vivien de la Chaponnardiere y estoit pour épouser la fille de Monsieur, j'ay crû ne pouvoir me dispenser de venir

mettre empeſchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empeſchement à mon mariage, & de quel droit, Madame ?

LORANGE.

Comment de quel droit, petit perfide.

Mr THOMASSEAU.

Que veut dire cecy, mon gendre.

VIVIEN.

Le Diable m'emporte ſi j'en ſçais rien, je ne connois point cette creature-là.

LORANGE.

Tu ne me connois point, traître, je te déviſageray ſi on me laiſſe faire.

Mad. DUBUISSON.

Hé ne vous emportez pas de la ſorte.

LORANGE.

Tu ne me connois pas, n'eſt-ce pas toy qui m'a miſe dans mes meubles.

VIVIEN.

Moy ?

Mr THOMASSEAU.

Mon gendre ?

LORANGE.

Avant que je connuſſe ce libertin-là, ma reputation fleuroit comme beaume dans tout le quartier du Palais Royal.

Mad. DUBUISSON.

Je vous le diſois bien, elle a toûjours paſſé pour une fille fort ſage.

LORANGE

LORANGE.

Si vous ſçaviez, Monſieur, comme il m'a attrapée.

Mr THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien, mon gendre, voila de mauvaiſes manieres.

VIVIEN.

Je vous proteſte, Monſieur Thomaſſeau.

LORANGE.

Tenez, Monſieur, il venoit quelquefois chez une honneſte Marquiſe qui donne à joüer, il me vit, je luy plûs, je le vis, il me plût.

Mad. DUBUISSON.

Il vous propoſa quelques parties de plaiſir.

LORANGE.

Vrayment nous ſoupâmes enſemble dés le ſoir meſme, il me fit boire tant de ratafia, & tant manger de truffes: Oh pour cela l'argent ne luy coûte rien, il fait bien les choſes.

Mad. DUBUISSON.

Cet homme-là eſt d'une grande dépenſe au moins.

Mr THOMASSEAU.

Ouy, cela n'accommode point un ménage.

Mad. DUBUISSON.

Il ne faut pas demander ſi le lendemain

il alla vous rendre viſite.

LORANGE.

Ouy, Madame, & deux jours aprés il m'envoya une tapiſſerie de brocatelle, un petit lit de Damas feüille-morte, avec la petite oye.

Mr THOMASSEAU.

Un lit de Damas, cela eſt violent.

VIVIEN.

Si j'ay jamais veu cette coquine-là, ſi je ſçay ce que c'eſt que tout ce qu'elle dit.

LORANGE.

Oh tu as beau nier, il faut que tu m'épouſe, ou que tu ſois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouſeray, moy.

LORANGE.

Ouy, par la ventrebleu tu m'épouſeras.

Mad. DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoiſelle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

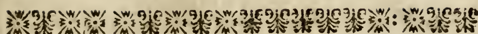
Ah je veux que cinq cens Diables me tordent le cou, Madame, ſi...

VIVIEN.

Voila une effrontée carogne.

Mr THOMASSEAU.

Allez, Monſieur, vous devriez mourir de honte de faire des preſens à des filles qui jurent comme cela.

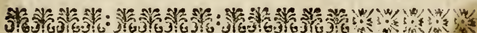


SCENE XXIII.

Me. DUBUISSON, THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, CLITANDRE,

THIBAUT.

TEnez, Monſieur, vela le mary que vôtre fille a fait venir de Paris, & vela ſty que vous avez fait venir de Campagne, alle veut ſticy, & ne veut point ſtila, eſt-ce qu'alle a tort, regardez-les bian, queux comparaiſon.



SCENE XXIV.

Me. DUBUISSON, THOMASSEAU, CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT, VIVIEN, Mad. DESMARTINS, ANGELIQUE.

Mr THOMASSEAU.

APprochez, ma fille, approchez.

MARIANE.

Souffrez, mon pere, que je me jette à vos genoux, pour vous conjurer instamment de ne me pas forcer....

Mr THOMASSEAU.

Ne me priez de rien, ma fille, l'affaire est concluë dans ma teste.

MARIANE.

Ah mon pere!

Mr THOMASSEAU.

Vôtre mariage est déja rompu avec Monsieur, c'est une affaire faite, je ne veux point de débauché dans ma famille.

VIVIEN.

Quoy! vous croyez Monsieur Thomasseau...

Mr THOMASSEAU.

Voila qui est finy, vous dis-je, j'écriray à vôtre pere.

CLITANDRE.

Oserois-je me flatter, Monsieur....

Mr THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous, Monsieur, il faut sçavoir auparavant qui vous estes.

CLITANDRE.

Il ne sera pas mal-aisé de vous en instruire; & voila ma tante & ma sœur...

Mr THOMASSEAU.

Vous estes le frere de cette adorable personne.

Mad. DESMARTINS.

Si vous estes toûjours dans le dessein d'épouser ma niéce, il faut consentir au bonheur de mon neveu pour le faire consentir au vôtre.

Mr THOMASSEAU.

Sur ce pied-là c'est une affaire faite, & nous serons bien-tost d'accord.

VIVIEN.

Hé qu'est-ce donc, me faire venir exprés de Gisors pour se moquer de moy.

LORANGE.

Consolez-vous, Monsieur, jeune & nigaut comme vous estes, vous ne manquerez pas de bonne fortune.

On entend un bruit de Hautbois & de Musettes.

Mr THOMASSEAU.

Quelle Musique est-celà?

Mad. DUBUISSON.

C'est un petit bal de Campagne que Mademoiselle Duhazard a preparé pour Monsieur Vivien apparemment.

Mr THOMASSEAU.

Comment donc?

Mad. DUBUISSON.

Comme fille postulante d'Opera, il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la Compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Epée de bois, si vous voulez je feray le festin des deux mariages.

Mr THOMASSEAU.

Mademoiselle Duhazard est un Cabaretier.

LORANGE.

Fort à vôtre service.

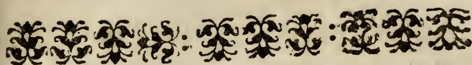
VIVIEN.

Je vous le disois bien moy qu'on me faisoit piece.

LORANGE.

Sans rancune, Monsieur Vivien, nous vous avons empêché de vous marier, ce n'est pas vous rendre un mauvais office. Allons gay, Messieurs de la Simphonie, honneur à Monsieur Vivien, & à nos Vendanges.





DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Vendangeurs & Vendangeuses precedez de quelques Hautbois, & d'une Musette entrent en dansant.

PREMIER VENDANGEUR.

Amis Vendangeux
Ayons le cœur joyeux,
J'avons des Vendanges nouvelles,
Qui sont des plus belles,
Nargue du vin vieux,
Amis Vendangeux
Ayons le cœur joyeux.

LE CHOEUR repete.

Amis Vendangeux
Ayons le cœur joyeux.

SECOND VENDANGEUR.

Darlu, Rousseau, Fitte & Forelle
En avont dans l'aîle
Avec leur vin vieux;
Amis Vendangeux
Ayons le cœur joyeux,

LE CHOEUR repete.

Amis Vendangeux
Ayons le cœur joyeux.

PREMIER VENDANGEUR.

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

Tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du Divertissement font la reverence à Monsieur Vivien, en repetant,

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

PREMIER VENDANGEUR.

Qu'il est docile, & qu'il prend bien
Le bon party dans cette affaire,
Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

LE CHOEUR repete.

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

Deux Vendangeurs & deux Vendangeuſes danſent une Entrée groteſque.

DEUXIE'ME VENDANGEUR.

Morgué, morgué point de melancolie,
J'ons bon Vin & femme jolie,
N'eſt-ce pas pour vivre contens:
Tout ce qui peut me chagriner l'ame,
J'ons du Vin nouveau tous les ans;
Mais j'ons toûjours la même femme.

Entrée d'un Sabotier ſeul.

Me DESMARTINS vêtuë en Vendangeuſe, chante.

Amans qui venez en Vendange,
L'Amour ne trouve point étrange,
Qu'au Dieu du Vin vous faſſiez vôtre cour
Dans une heureuſe intelligence,
Ces Dieux ſe ſervent tour à tour,
L'amour aide à Bacchus, & par reconnoiſſance,
Bien ſouvent Bacchus avance
Les affaires de l'Amour.

Un Paysan danse une Entrée comique avec Angelique, qui est vêtuë en Vendangeuse.

DEUXIE'ME VENDANGEUR.

Les plus habilles Vendangeuses,
Quoy qu'ordonne le Dieu du Vin,
Ne sont jamais assez soigneuses
Pour bien cueillir tout le raisin :
Mais aux Vendanges de Suresne,
Avec les Jeux & les Ris,
Le Dieu des Amours amene
Des grapilleuses de Paris.

Un grand benest de Paysan danse seul d'une maniere niaise, quand il a finy Madame Desmartins s'avance au bord du Theatre, au milieu des deux Vendangeurs ; ils chantent les couplets suivans, que tout les Acteurs & Actrices de la Comedie & du Divertissement repetent en chantant.

PREMIER VENDANGEUR.

Profitez bien jeunes fillettes
Des momens faits pour les Amours ;
Quand on a passé ses beaux jours,
Adieu panniers Vendanges sont faites.

Mad. DESMARTINS.

Cachez bien les faveurs secrettes,
Amans, dont vous estes comblez,
Si-tost que vous les revelez,
Adieu panniers Vendanges sont faites.

DEUXIE'ME VENDANGEUR.

Il faut sçavoir en amourettes
Se saisir des tendres momens,
Pour les trop timides Amans,
Adieu panniers Vendanges sont faites.

PREMIER VENDANGEUR.

Faites bien vos marchez grisettes,
Avant qu'aimer les grands Seigneurs,
Si-tost qu'ils ont eû vos faveurs,
Adieu panniers Vendanges sont faites.

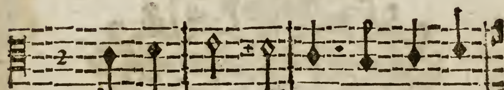
Tous les Acteurs & Actrices rentrent en dansant & en chantant, & Madame Desmartins qui demeure seule sur le Theatre, adresse à l'assemblée ce dernier couplet.

Défiez-vous de ces Coquettes
Qui n'en veulent qu'à vos écus,
Si-tost que vous n'en aurez plus,
Adieu panniers Vendanges sont faites.

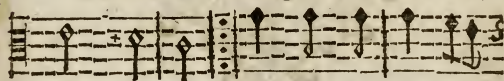
FIN.



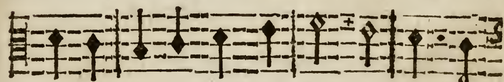
AIRS DE LA COMEDIE DES VENDANGES DE SURESNE.



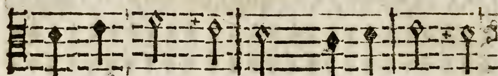
AMis Vendangeux, Ayons le



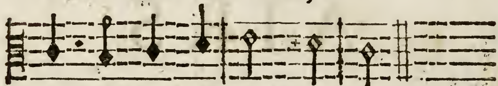
cœur joyeux, J'avons des Vendan-
Darlu, Rousseau, Fit-



ges nouvelles Qui sont des plus belles
te & Forelle En avons dans l'aisse

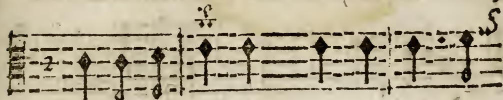


Nargue du vin vieux; Amis Vendan-
Avec leurs vins vieux;

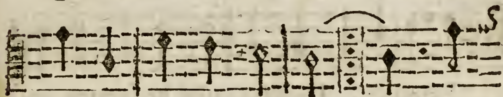


geux, Ayons le cœur joyeux.

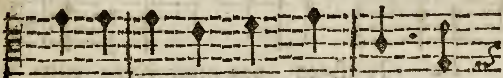




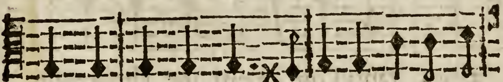
SErviteur à Monſieur Vivien De



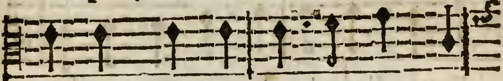
là Chapponnardiere; re; Qu'il



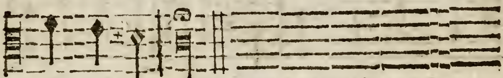
eſt docile & qu'il prend bien Le



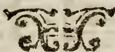
bon party dans cette affaire : Serviteur

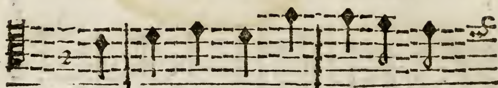


à Monſieur Vivien de la Chap-

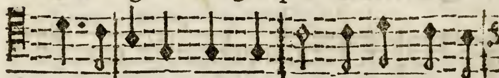


ponnardiere.

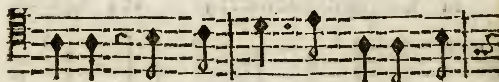




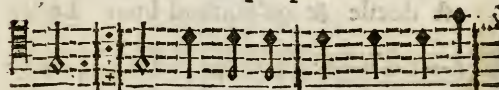
MOrgué, Morgué point de mé-



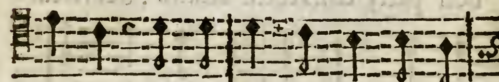
lancolie, J'ons bon vin & femme jo-



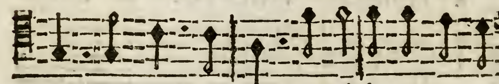
lie N'eſt-ce pas pour vivre con-



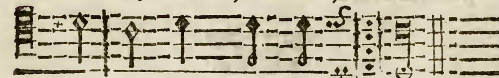
tans, tans; Tout ce qui me chagrenne



l'ame, J'ons du vin nouveau tous les



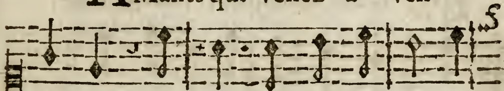
ans, Mais j'ons toûjours toûjours la même



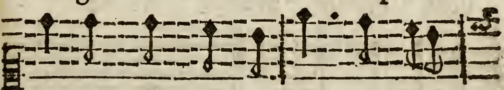
femme. Tout ce qui me.



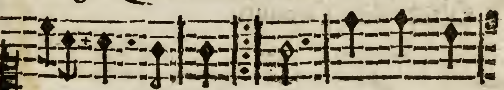
AMants qui venez à ven-



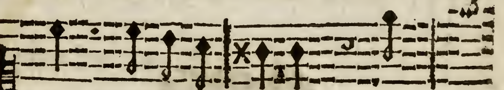
dange, L'Amour ne trouve point é-



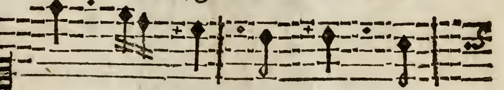
trange Qu'au Dieu du vin vous fas-



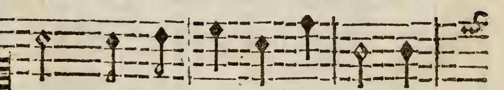
ſiez voſtre cour : cour : Dans une heu-



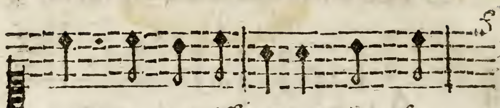
reuſe intelligence Ces

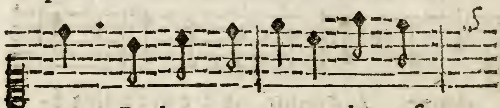


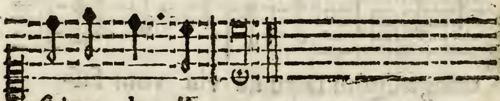
Dieux ſe ſervent tour à



tour ; L'Amour ayde à Bachus &


par reconnoissance, Bien sou-

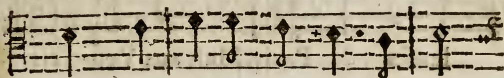

vent Bachus avance les af-


faires de l'amour.

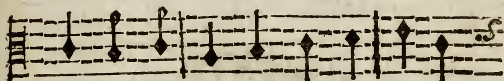




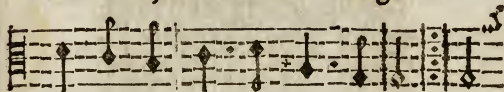
LEs plus habilles Vandangeuſes,



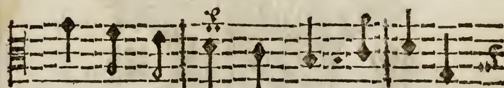
Quoy qu'ordonne le Dieu du vin,



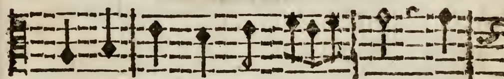
Ne ſont jamais aſſez ſoigneuſes



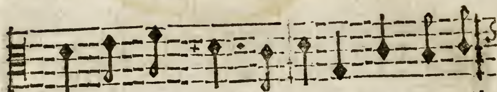
Pour bien cueillir tout le raiſin; ſin;



Mais aux Vendanges de Sureſne



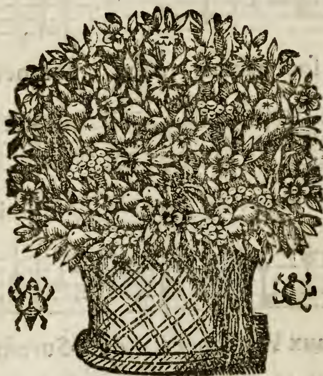
Avec les Jeux & les Ris, Le

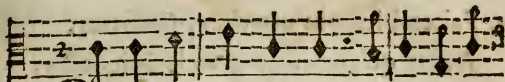


Dieu des amours ameine Des grapil-

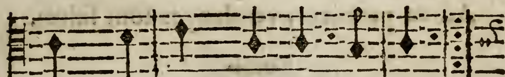


leuſes de Paris. Mais aux Ven- ris.

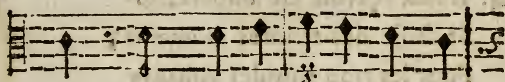




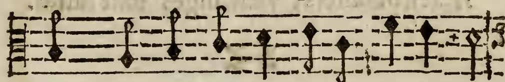
PRofitez bien, jeunes Fillettes, Des



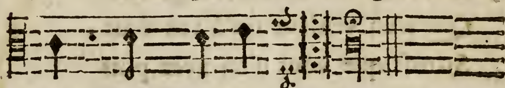
moments faits pour les amours ;



mours; Quand on a passé ses beaux



jours, Adieu panniers, Vendãges sont fai-

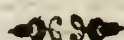


tes. Quand on a. tes.

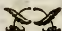
2. Cachez-bien les faveurs secrettes,
Amants, dont vous estes comblez ;
Si-tost que vous les revelez,
Adieu panniers, vendanges sont faites.



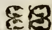
3. Faites-bien vos marchez, Grisettes,
Avant qu'aymer de grands Seigneurs,
Si-toſt qu'ils ont eû vos faveurs,
Adieu panniers, vendanges ſont faites.



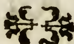
4. Il faut ſçavoir en amourettes
Se ſaiſir des tendres moments;
Pour les trop timides Amants
Adieu panniers, vendanges ſont faites.



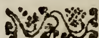
5. Deffiez-vous de ces Coquettes
Qui n'en veulent qu'à vos écus,
Si-toſt que vous n'en avez plus
Adieu panniers, vendanges ſont faites.



6. Veuves reſtez comme vous eſtes,
Vos Amants ſont doux & ſoûmis;
Dés qu'ils ſont maiſtres du logis
Adieu panniers, vendanges ſont faites.



7. Quoy qu'un ſoûpirant à Lunettes
Paye cher les faveurs qu'il a;
Toſt ou tard on luy chantera
Adieu panniers, vendanges ſont faites.



8. Amants d'Eſté faites retraites
Nous touchons à la Saint Martin,
Pour vous juſqu'au Printemps prochain
Adieu panniers, vendanges ſont faites.

FIN.

